

AUX CHÂTEAUX EN ESPAGNE

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « *Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09.* », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « *Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions.* » Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Le ciel encore limpide glisse vers la mer étale en dégradés de bleu, annonçant le soir qui tombe, laissant la jetée du port de Lesconil dans l'ombre. Des silhouettes d'enfants s'y découpent à contre-jour. Une bande de lumière dorée vient lécher le quai, le soleil darde ses derniers rayons rougeoyants. Moment de grâce pour une drôle de rencontre. À 20 heures pile, une petite femme mince se dirige vers moi d'un pas énergique. Ignorant la douceur de l'air de ce début de mai, elle porte un kabig rouge et un jean. Ses cheveux poivre et sel coupés en un carré flou dansent au rythme de la marche, encadrant un visage harmonieux. De près, malgré les signes apparents de l'âge, son allure a quelque chose de juvénile — ou de sauvage : frange trop courte et de travers sans doute taillée à la main, pommettes saillantes, yeux bleus pétillants, grain de beauté au-dessus des lèvres.

Elle me détaille, me jauge des pieds à la tête d'un œil clair sans idées, sans a priori, avec la vélocité mécanique des mouvements d'un oiseau. Tandis que je réponds à ses questions — elle a cette curieuse intonation flûtée et enfantine entendue au téléphone —, elle écoute le son de ma voix comme un bruit, comme l'effort du vent qui agite les arbres, comme le ronflement de la houle sur la grève. Sans rien dire, ses yeux turquoise aux pupilles dilatées se fixent sur moi, aussi indéchiffrables que ceux d'un animal ou d'une folle. Puis elle hoche la tête.

*

Jour 1 - vendredi 9. Lesconil/Les Glénan.

C'est parti. Après deux heures de navigation silencieuse poussée par une bonne brise thermique, on est arrivé à l'île Saint-Nicolas à la nuit tombée et on s'est posé au mouillage de la Chambre. Le jeune se débrouille bien, il connaît la mer et l'emplacement du moindre

caillou — alors que je tenais la barre, j'ai manqué taper sur les hauts fonds à l'extrémité de Men Ar Chy, heureusement qu'il était là. J'étais distraite, je réfléchissais à ce que j'allais lui raconter. Il s'appelle Armel Le Meilleur. « Bon choix pour un skipper » a-t-il plaisanté quand il me l'a dit. Il m'a dit aussi qu'il était facteur, au dépôt relais d'Ergué-Gabéric. Qu'il venait juste de reprendre son travail après trois mois d'arrêt maladie et qu'il lui était arrivé un drôle de truc. Il est mignon. Ses cheveux noirs comme le deuil et sa mine chiffonnée lui donnent une allure de gamin, bien qu'il doive avoir la trentaine. Et ses yeux bruns brillent d'une lueur à la fois triste et joyeuse.

*

À peine La Bérézina immobilisée, elle s'agite dans la cabine, fouraille dans le frigo et me tend un plateau à fixer dans le cockpit. Nous voilà attablés au milieu de la nuit et du bruit des vagues, autour d'un repas léger, avec pour éclairage la lune, les étoiles et la lueur tremblotante d'une lampe tempête. Ses yeux brillent sous la flamme, elle me dévisage avec attention tout en mordant dans un morceau de pain recouvert d'une épaisse couche de beurre. J'ai à peine entendu le son de sa voix depuis le départ, à part pour m'indiquer les manœuvres. J'ai l'impression que son regard me transperce, scrute mon visage, mon crâne même, tâchant d'y voir quelque chose qu'elle ne s'attendait pas à trouver.

Elle me raconte que le bateau, un half-tonner en bois moulé de 9,46 m, a été construit par un gars tout seul avec les pièces qu'il fauchait chez Pichavant. Il s'appelait déjà La Bérézina quand elle l'a acheté.

— La Bérézina, avouez que c'est limite quand même.

Un sourire fugitif illumine son visage, puis disparaît.

— J'ai des problèmes de batterie, dit-elle entre deux bouchées. Celui-ci devait s'en occuper, mais il ne l'a jamais fait.

Elle fait un geste vague en direction de la cabine, puis passe la main sur son front avec l'expression concentrée d'une personne qui médite, comme si elle contemplait un souvenir vivant, un morceau de sa vie passée traduite devant elle.

*

Jour 2 - samedi 10. Les Glénan/Belle-Île.

J'ai dormi comme une souche sur la couchette du carré, les pieds coincés sous la table à cartes, bercée par le bruit des vagues. Dès le petit-déjeuner pris sur le pont, j'ai voulu tester sa

détermination, et la mienne par la même occasion. Je lui ai dit « Tu as l'air de savoir manier un canot'. Tu n'es pas trop bavard, ça tombe bien car j'ai horreur qu'on jacasse sur l'eau. Tu disposes de combien de jours devant toi ? » Le petit était à peine réveillé et ma question l'a cueilli à froid. Il s'est gratté le crâne et a passé les mains sur son visage. « Ça dépend. Je navigue un peu à vue en ce moment... » a-t-il répondu.

Comment lui expliquer ce que j'attends de lui sans raconter toute l'histoire ? Pourquoi je veux aller à Cadaquès, maintenant, avec ce bateau. Pourquoi ce voyage a de l'importance pour moi. Pourquoi ta voix me manque tous les matins. Ah, ta voix du matin ! Toute entière à l'affût du festin à venir, j'en guettais la vibration sourde, le voile qui modifiait sa musique pour la faire descendre dans les graves et ralentir son rythme qui devenait alors doux et lent, signe que la réalité et son tempo de tambour battant n'avaient pas encore repris leurs droits. Signe aussi que toi, tu n'avais pas encore repris les défenses et cuirasses que tu endossais tout le reste du temps.

À quelques milles de Belle-Île, les conditions deviennent féroces. On a navigué toute la journée sous un bon vent de nord-nord-est, alternant les tours de barre et grignotant chacun à son tour. La mer est argent et noir, comme un vieux miroir moucheté. Les embruns frappent les hublots de la cabine et se plantent comme des pointes dans mes joues. La crête des vagues blanchit. Dans le jour bleu, les mouettes font des figures acrobatiques au-dessus de la surface. Je rentre dans le carré chercher ma veste de quart et je jette un coup d'œil à tes cartes maritimes punaisées sur la cloison, immenses tableaux tout en lignes et couleurs. Aucune ne m'indique la bonne direction à prendre.

*

Ai-je bien fait d'embarquer avec Marie, ma « vieille intrépide » ? La question me taraude depuis le départ. Ne pas retourner au taf est un soulagement. Après tout, qu'est-ce que j'en ai à fiche de leur réorganisation ? Treize des trente-trois facteurs et employés de la plateforme de tri de La Poste centre de Quimper vont être délocalisés à celle d'Ergué-Gabéric. D'après la direction, cette fusion doit offrir aux salariés un meilleur cadre de travail. En réalité, les tournées seront plus longues et on devra emprunter, en deux roues, des axes et ronds-points particulièrement dangereux. C'est le moment de se barrer. Mais ce n'est pas pour ça que je suis ici. La connerie, je l'ai faite hier matin et il est trop tard pour faire machine arrière. Il va bien falloir que je lui en parle. C'est la seule façon de trouver la réponse à cette question.

Après avoir accosté à l'arrière-port du Palais, au pied de l'imposante citadelle qui surplombe la cale de l'Acadie, elle part faire l'avitaillement à la supérette de la marina, tandis que je m'occupe des provisions de bière et de tabac. Puis on va dîner sur le port. En entrant à l'hôtel Le Bretagne, j'aperçois notre reflet dans un miroir en pied. On forme un drôle de couple, elle avec sa tignasse en bataille, ses pommettes rougies et son énergie à fleur de peau — elle se tient bien droite, sa démarche est souple et pour la première fois, je réalise qu'il se dégage d'elle une certaine sensualité —, et moi, pas rasé, en noir des pieds à la tête, les épaules voutées et le regard fiévreux comme un rescapé de l'enfer. Nos yeux se croisent dans le miroir. Surprise, elle esquisse un sourire et passe une main coquette dans ses cheveux.

Installés dans la salle du restaurant au premier étage, nous nous réchauffons et savourons en silence nos deux cocottes de lotte, accompagnées d'une bouteille de Ménéton-Salon. Puis Marie prend la parole :

— On a mille six cents milles devant nous jusqu'à Cadaquès. Vingt-deux jours à trois nœuds de moyenne si on ne s'arrête pas. Tu vas tenir le coup ?

Je fais un geste évasif en saisissant mon verre.

— Tu comptes naviguer jour et nuit ?

— Non, je voudrais tracer plein sud jusqu'à Gijón. Puis faire escale à Baiona, un petit port de Galice que j'adore. Ensuite Cascais, à côté de Lisbonne, Cadix en Espagne... Après, une fois en Med, on verra. Mais on prendra des quarts de nuit, ça c'est sûr.

— J'ai ce qu'il faut pour tenir. Et toutes les cartes nécessaires sur ma tablette pour router, ça ira.

Ses yeux se plissent, dessinant de petites rides sur sa peau encore lisse. J'ajoute pour la rassurer :

— Ne t'inquiète pas, je suis un peu dans le gaz, mais tout va bien se passer. Maintenant qu'on sait où on va, tu peux me dire pourquoi ?

Son sourire disparaît aussi vite qu'il était venu. L'espace d'un instant, elle respire en produisant les sons d'un animal blessé. Je commence à m'habituer aux éclairs soudains de son rire et de ses sourires et de ses tristesses furtives et imprévisibles. Mais à la détermination qu'elle met dans ce projet, je vois bien qu'elle œuvre pour prendre son avenir en main, tandis que je pédale dans l'incertain en direction du mien.

*

Jour 3 - dimanche 11. Belle-Île/Gijón.

Une lune rousse s'est levée, d'une beauté crue et insultante à mes yeux. J'ai pris le premier quart. Sous un ris et foc de brise, ton canot' navigue plein sud à un bon rythme, par quinze-vingt nœuds de vent de travers avec une belle houle de trois quarts arrière (je sais que tu aimes la précision). Nous marchons à sept ou huit nœuds, laissant derrière nous les côtes vendéennes doublées si souvent ensemble. La navigation nocturne réclame un peu d'attention, je ne t'apprends rien. Il faut en permanence surveiller les alentours à la recherche de bateaux mal éclairés ou de grains ventés, régler les voiles, vérifier le cap car le pilote décroche parfois pour une raison inconnue. Mais quel bonheur d'être en mer ! Quelle sérénité ces quarts de nuit, seule à la barre avec toi, roi et reine de notre petit royaume de trente pieds de long et de ses eaux territoriales, comme une bulle de partage intime, extirpés hors de la zone de turbulences, projetés au cœur de quelque chose qui échappe à toutes les contingences du quotidien. Ces moments faisaient partie de ceux que je préférais vivre avec toi, comme si on avait coupé le courant, mis en veille une tension, un calme immense régnait alors en moi. Tout disparaissait, le bruit, l'agitation incessante de mes pensées, le monde extérieur. Rien n'avait plus d'importance, hormis cet ici et maintenant qui se suffisait à lui-même.

*

Nous avons rejoint la route des cargos et décidé de la suivre en restant à sa limite Est. Tous sont de formes et couleurs différentes, certains sont gigantesques au point de ne pouvoir apprécier leur taille. La plupart ne respectent pas trop les règles de barre, et toute la matinée on est obligé de slalomer entre eux en tirant des bords carrés, avec vagues et vent de face.

Dans l'après-midi, nous pêchons une petite bonite sur la ligne de traîne. Marie est folle de joie et tape dans ses mains comme une gamine, puis entreprend de nettoyer et vider le poisson avec des gestes secs et précis, malgré les mouvements désordonnés du half-toner. La mer a grossi et le bruit des chocs avec les crêtes de vagues monte en puissance. Je renvoie mes pâtes sans délai et je vais m'étendre dans la cabine avant. Mon regard divague entre la boule à facette suspendue au milieu du carré — qui avec la lumière rouge de ma frontale et les remous de La Bérézina donne un air de soirée disco —, et le minuteur chargé de me rappeler à l'ordre pour le prochain quart. Le vent baisse et refuse avec les premières lueurs du soir. Je me relève et nous partageons quelques tartines de pâté de campagne accompagnées de verres de vin. Les étoiles sont désormais invisibles et la houle a disparu. L'occasion est belle de tout raconter à Marie.

— Tu sais, je t’ai dit qu’il m’était arrivé un drôle de truc... Le jour de ma reprise au boulot, au moment de récupérer le courrier de ma tournée au dépôt relais, j’ai trouvé deux sacs en papier kraft au milieu des enveloppes. Chaque facteur a sa boîte en carton, posée à côté des autres sur de grandes étagères. J’ai descendu la mienne et j’ai sorti les deux sacs. Le premier était assez léger et contenait plusieurs sachets en plastique transparent remplis d’une poudre blanche. Le deuxième était plus lourd et ne renfermait qu’un grand sachet, bourré lui aussi de poudre blanche. J’ai vu assez de coke dans ma vie pour en reconnaître au premier coup d’œil.

Marie baisse la tête en caressant ses cheveux et m’invite à poursuivre en clignant des yeux. J’enchaîne en remplissant les verres.

— Je me suis précipité sur la balance électronique : 500 g pour les petits sachets de pure coco, et 1,5 kg pour le gros, de la coupe. À soixante euros le gramme prix moyen, une fois mélangé, il y en avait au moins pour cent vingt mille euros !

— Ne me dis pas que tu as pensé garder ça ?

— À ton avis ? J’ai bouclé la porte du dépôt, fourré les sacs et le courrier dans le top case du scooter et j’ai foncé en direction de l’Odet, la cervelle en ébullition, en espérant que rouler m’aiderait à y voir plus clair.

— Et...

— À neuf heures trente, je me suis arrêté et j’ai goûté la merveille. N’ayant ni paille ni billet sur moi, je me suis versé un rail sur le dos de la main en essayant de maîtriser ma tremblote, et j’ai snifé d’un coup à la Tony Montana en m’en fichant partout — *c’est donc ça la vie, Many ? Dîner, picoler, baiser, sucer, renifler...* Tu connais le film ?

Je ricane tout seul, tandis qu’un voile gris assombrit le regard de Marie.

— C’est pour ça que tu es là ?

— Non, c’est parce que depuis, l’air du pays bigouden est devenu malsain pour moi. Le lendemain, quelqu’un a mis le feu au dépôt et je me suis fait braquer par un dingue qui avait tout le profil du trafiquant sur le port de Sainte-Marine. Après ça, j’ai voulu rapporter la came à la Gendarmerie, mais comme ils ne m’offraient rien en échange et qu’ils ont commencé à chercher des poux dans la tête, je me suis tiré. Maintenant, j’ai aussi les bleus aux fesses.

*

Jour 4 - lundi 12. Belle-Île/Gijón.

Il faut que je te dise, j'ai fait une bêtise. Perdue dans mes pensées, alors que grains pluvieux et rafales à trente nœuds s'enchaînaient à hauteur des Landes, je n'ai pas voulu ranger le foc. Toilé avec deux ris dans la GV, j'ai laissé le vent monter, en espérant que la dernière bosse de ris tienne. Mais à force sept, une vague a quasiment couché La Bérézina sur le côté et je me suis fait éjecter de la barre. La voile s'est mise à battre d'un bord à l'autre, et dans une grande claque plus violente que les précédentes, elle a lâché et s'est déchirée sur une trentaine de centimètres au niveau des barres de flèche poussantes. Une fois passé le fort du grain, j'ai renvoyé de la toile en passant sous trinquette par sécurité, mais il était trop tard. Armel, nauséux dans le carré transformé en piscine, n'a pas été d'un grand secours. Mais il a promis de réparer ça avec le rouleau d'adhésif dès que les conditions seront meilleures. Ces quatre heures humides et ventées dans une ambiance polaire ont été les pires depuis notre départ.

J'ai fait une autre bêtise, j'ai pris de la cocaïne (ça n'a rien à voir avec l'incident précédent). Le vent était tombé et la fin de journée se passait tranquillement, au portant, entre veille, navigation et lecture. Puis Armel est arrivé à la barre et m'a dit qu'il fallait qu'il me montre quelque chose. Il a sorti deux petits paquets blancs. Je n'ai pas prononcé un mot, je regardais le sachet de poudre qu'il versait sur un petit miroir de poche. Avec une carte de crédit, il a divisé la pyramide en trois grosses lignes, puis a roulé un billet de vingt euros et s'est penché pour aspirer. Il a fait disparaître une ligne dans ses narines, puis une deuxième en reniflant bruyamment et il m'a tendu le billet roulé. « Tu veux essayer ? » a-t-il demandé. Je n'ai pas réfléchi. J'ai aspiré la ligne en quatre fois, mes yeux se sont embués et j'ai avalé. La saveur amère a immédiatement provoqué une sensation d'engourdissement sur ma langue. Il m'a dit que c'était normal et il a rigolé. Moi aussi. On s'est mis à déblatérer et à glousser. J'ai constaté que la cocaïne rend volubiles les taiseux comme nous. Autre découverte (ne ris pas) : ça semble être le laxatif le plus puissant au monde — mieux que le pruneau ou les fibres.

Quoi qu'il en soit, je sais maintenant le pourquoi de sa présence à bord. C'est un « inventeur ». Il m'a raconté que dans le jargon de la police, c'est comme ça qu'on appelle ceux qui trouvent de la drogue par hasard. Ce ne sont pas des balances, ce sont des inventeurs. C'est joli, non ? Toi aussi, tu étais un inventeur à ta façon.

*

Le golfe de Gascogne a mauvaise réputation, pire que le cap Horn à en croire certains. Je commence à penser qu'ils ont raison. Le vent change sans arrêt, on passe de neuf à vingt-

cinq nœuds en quelques secondes, ce qui rend le bateau difficile à régler. Le pilote automatique a du mal à contrebalancer les rafales. Même avec le foc de route envoyé, on est secoués dans tous les sens, la Bérézina ne se stabilise pas et nous n'arrivons pas à tenir notre cap. Notre vitesse moyenne n'est pas aussi bonne que ce qu'on avait espéré et la houle nous épuise. Il y a des compensations. Après la magie du plancton fluorescent cette nuit, un groupe de globicéphales noirs nous accompagne, jouant autour du bateau en poussant de petits cris comme s'ils nous demandaient de sortir pour les admirer. Marie, en pleine descente de coke, ne semble pas apprécier le spectacle à sa juste mesure. Elle triture ses mèches de cheveux, le regard perdu sur un ailleurs qu'elle seule peut percevoir.

— Tu sais comment on m'appelle dans le bourg ?

— Non.

— *La femme de l'envasé.*

Ça me dit quelque chose. On m'a parlé de cette histoire.

— Et tu sais pourquoi ?

Elle me raconte alors tout bas comment son mari et son petit-fils, partis pêcher à pied un mercredi après-midi après l'école dans l'embouchure de la rivière de Pont-l'Abbé, ont été retrouvés morts. Ne les voyant pas revenir en fin de journée elle a alerté la gendarmerie. Une quinzaine d'hommes ont été mobilisés pour les rechercher. Peu après 22 h, les pompiers sont entrés dans le dispositif avec un hélicoptère, un maître-chien et des professionnels du secteur auxquels se sont joints des renforts de Melgven, Châteaulin et Concarneau. Les recherches, d'abord terrestres, se sont élargies au secteur maritime. Des zodiacs de Pont-l'Abbé et de l'Ile-Tudy ont sillonné les anses creusées le long du golfe alors que la marée descendait, découvrant d'importantes vasières. Son mari a été localisé par l'hélico vers 1 h ; son petit-fils, 40 min plus tard. Tous deux étaient prisonniers de la vase et ont été hélitreuillés, décédés. C'était il y a deux ans. Deux ans de déni. Mais aujourd'hui, elle a décidé de faire en sorte que l'énergie qu'elle a déployée pour oublier soit utilisée pour vivre. De se souvenir pour renaître.

J'agrippe le rebord de la banquette, chassant l'image de la vase se refermant sur eux comme une seconde peau, noire, luisante, secrète. Autour de nous, la mer, lisse, lente, glissante. Les fonds qui s'obscurcissent. Le froid comme un linceul. Le sang qui bat aux tempes ajoutant sa rythmique aux sourdes percussions de l'océan. Je regarde Marie, comme assommée par la violence de ces retrouvailles, et dégage une mèche de cheveux qui cache ses yeux humides.

*

Jour 5 - mardi 13. Belle-Île/Gijón.

Je t'avais dit que les bancs de vase bougent, changent de place avec les courants. Que lorsqu'il a plu comme cette semaine-là, des sources font résurgence, qu'on peut s'enliser jusqu'à la taille. Qu'il faut observer l'état de la vase pour repérer les effets miroir à la surface, signes de danger. Qu'il ne faut pas essayer de rentrer en ligne droite, mais plutôt faire un détour si le chemin n'est pas praticable. Qu'en cas d'envasement, la seule solution est de s'allonger et de ramper. Tout ça, tu le savais.

Dans quelques jours, je disperserai tes cendres au pied du Cap de Créus, à Cadaquès. Là où tu voulais qu'on finisse nos jours depuis que tu avais découvert ce village en allant remercier les Catalans qui étaient venus nous aider à ramasser le goudron à la main et à la pelle après le naufrage de l'Amoco Cadiz. Armel va m'aider lui aussi. Les choses se mettent en place. Il est temps de reprendre le cours de ma vie, le vide s'est inscrit en moi depuis trop longtemps.

*

Marie a toujours 10 ans dans sa tête, cet âge où les filles ont l'impression que tous leurs rêves vont se réaliser et où elles sont aussi fortes que les garçons. Il y a pétrole ce soir et autour de nous, la nuit est noire comme de l'encre. À tribord, la présence rassurante des cargos illuminés nous rappelle que le monde continue de tourner. Elle me regarde et dit :

— Nous deux, sur ce bateau, en route pour Cadaquès... Ça pourrait ressembler à un conte de fées, non ?

— Je ne vois pas ça comme ça. Je suis plutôt du genre réaliste.

— Pas moi.

— Je l'aurais deviné.

— La réalité, j'en ai eu ma part, assez pour me durer une vie entière.

— Je sais. Et donc, les contes de fées, ça ne marche jamais.

— Non Armel, c'est pour ça qu'il faut tout faire pour qu'ils deviennent réalité. Tu es un inventeur, ne l'oublies pas. Viens, le dîner est prêt...

Marie réapparaît avec deux steaks de bonite grillée et nous nous installons pour le repas ; je fais sauter une bouteille de champagne et emplis les verres. Une fois nos verres pleins, elle dit : « Aux contes de fées. » Nous buvons et je les remplis à nouveau. La deuxième dose de pétillant me monte au nez et me fait rire. Je propose à mon tour un toast. Je dis : « À La Bérézina. »

Nous buvons et mangeons, et après notre premier cadavre, Marie va chercher une seconde bouteille dans le carré. Elle fait sauter le bouchon qui me frappe en pleine poitrine — nos rires se rejoignent. Une fois les coupes pleines, je sens les effets du truc à bulle, la coke s'estompe, je suis un peu ivre. Je lance : « À nous. » Marie me regarde comme au ralenti et je vois que nos mains inoccupées reposent à quelques centimètres de distance sur le plateau en bois. Marie remarque que j'ai remarqué et me fait un clin d'œil ; nos mains se déplacent ensemble en une sorte de danse improvisée et nous trinquons à l'unisson « Aux châteaux en Espagne. »

*

LE TÉLÉGRAMME du 17 mai

« Toujours sans nouvelles des plaisanciers de La Bérézina... »

Il y a trois jours, un voilier breton sombrait au large de Gijón. Ses 2 occupants restent portés disparus malgré la conduite d'une opération de sauvetage franco-espagnole.

Mercredi 14 mai à 3 h 50, un voilier français en provenance du port bigouden de Lesconil, à bord duquel 2 plaisanciers avaient pris place, et qui naviguait à 20 milles au nord-ouest de Gijón, a pris contact avec le MRCC Gijón. Le voilier était en train de sombrer, après avoir heurté un ofni (objet flottant non identifié). Le MRCC a immédiatement mobilisé l'avion de sauvetage maritime Falcon 50, chargé de localiser les naufragés, ainsi que l'hélicoptère Dauphin de la flottille 35F. En parallèle, un remorqueur espagnol qui croisait dans les parages, le Galeón, a été dérouté afin de porter assistance. Une fois sur place, le Dauphin a procédé à l'hélicoptère de plongeurs secouristes sur l'épave retournée. À bord du voilier, ils ont constaté l'absence des occupants. Les recherches se sont poursuivies jusqu'à ce matin, sans succès. Divers équipements ont été récupérés, le journal de bord et une tablette numérique dans une pochette étanche, mais aussi un sac pour combinaisons de survie — qui elles, n'ont pas été retrouvées, tout comme le radeau de survie. Une veille renforcée a été lancée à tous les cargos ayant croisé sur zone la nuit du naufrage. »